

L'opinion du Fritz

Autor(en): **O.D.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 3

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215318>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES PÉNIBLES

A II ! s'ils pouvaient se voir, les pénibles, en pleine crise, ce qu'ils seraient peu édifiés. Mais, voilà, ils ne se doutent pas.

Par « pénibles » on peut entendre les impatientes, les agités, les éternels mécontents, les envieux, les jaloux, les vaniteux, les présomptueux, les ambitieux et tous gens de pareil acabit.

Oh ! sans doute, ils s'excusent de leurs méfaits — quand ils s'en excusent — sur leur tempérament. C'est lui qui est le pénible, non pas eux. Ils n'en peuvent rien, après tout, la nature les a créés ainsi, ils ne sauraient être autrement. Il faut les prendre comme ils sont. C'est généralement ce que l'on fait dans l'impossibilité de faire autrement.

Ces malheureux — car ce sont de véritables malheureux — ils s'empoisonnent l'existence et, avec la leur, celle de tout leur entourage. Or s'il leur est épargné le triste spectacle de leur personne quand sévit la crise, ils en ont, en revanche, le reflet chez tous ceux qui vivent ou qui ont affaire à eux. Ça ne doit guère les satisfaire, moins encore les égayer.

Ce qu'il y en a de ces pénibles, dans le monde, c'est inimaginable. On les trouve partout sur sa route; partout ils vous obsèdent, partout ils vous gâtent le plaisir de vivre.

Et la plupart du temps, ce sont des vêtiles, des riens qui ont le don de déclencher l'humeur des pénibles. Là où il n'y a pas de quoi fouetter un chat, ils trouvent sujet à esclandre ou bouderie. Aussi est-il bien rare que cela ne se termine à leur confusion. C'est bien fait !

Pourtant, comme la vie peut être relativement agréable quand on sait et veut bien la prendre comme elle doit l'être. Tout d'abord, la simplifier le plus possible; ne rien exagérer; voir les choses comme elles sont, ce qu'elles sont et à leur juste valeur, être content de son sort, pour autant, du moins, qu'il ne soit pas trop cruel; se réjouir du bonheur des autres, sans envie ou jalousie, compatir à leurs malheurs; ne pas vouloir la lune, qui est hors de notre atteinte, quand on a sous la main tant de choses bonnes et agréables, qui, certes, valent bien la lune et tous ses caprices.

Voilà ce que ne savent pas ou ne veulent pas savoir les pénibles. Ils sont incorrigibles et, vraisemblablement, ils vont continuer à croître et multiplier pour le plus grand malheur du monde, qui n'a que faire d'eux ! J. M.

MARGOTON, ELLE EST MALADE

On connaît la chanson de Margoton, elle est malade, Margoton la biberonne qui, à son lit de mort, envoya son médecin au diable, parce qu'il lui défendait le vin, et qui voulut être enterrée à la cave, « les pieds contre la muraille, la tête sous le robin ». Nous en avons trouvé quelques couplets en patois savoyard. Les voici :

*Le grô Djan revin du boué,
Trôve sa fenna bin malada.*

Ouâ !... Oh !... Eh !...

Trôve sa fenna bin malada, Ha ! ha !

*Etinjua dëssu on ban,
Tota dëcordëlaia.*

Ouâ !... Oh !... Eh !...

Tota dëcordëlaia.

*— Fenna, vau-l' de pa s'pa à vin,
Ou de la s'pa à la couerda ?¹*

Ouâ !... Oh !... Eh !...

Ou de la s'pa à la couerda ? Ha ! ha !

*— D' z'ameri mio de s'pa à vin
Quê la s'pa à la couerda.*

Ouâ !... Oh !... Eh !...

Quê la s'pa à la couerda.

*Mari, mari, se d' z'n'in morivo,
Tu m'intarrerriâ pè la cava.*

Ouâ !... Oh !... Eh !...

Tu m'intarrerriâ pè la cava.

*Lou pi contre la moraille,
La teta dëzo la buissa².*

Ouâ !... Oh !... Eh !...

La teta dëzo la buissa.

Toté lé gotté qui n'in p'serion

Marroserion la lingua.

Ouâ !... Oh !... Eh !...

Marroserion la lingua.

¹ Femme, veux-tu de la soupe au vin, ou de la soupe à la courge ?

² La buissa : le « guillon » ou fausset.

L'opinion de Fritz. — On prétend que le vin nouveau de 1919 est « fort » ! Eh bien, moi je vous dis : pas tant que ça. Celui de 1918 était bien plus fort ! il rentrait son homme au moins jusqu'à la maison, tandis que le 1919 n'en a pas la force, il laisse le client couché au bord de la route ! Parfaitement !... O. D.

LES VAUDOIS AU FEU

ÉTAIT à la dernière guerre, racontait, Benjamin Vallotton. Un soldat vaudois dans une de ses intéressantes conférences, engagé dans la légion helvétique, dont on a justement vanté la bravoure, traversait un champ de bataille au moment le plus chaud de l'action, précédé de son capitaine. Les balles sifflaient à leurs oreilles, pleuvaient autour d'eux. Ils allaient quand même, insouciant du danger.

A un moment donné, alors que la fusillade redoublait d'intensité, le soldat, avec son calme ordinaire : « on a bien le temps » et dans le plus pur accent du Gros-de-Vaud :

— Savez-vous, mon capitaine, que ça pourrait bien finir mal !

* * *

Autre fait, cité également par Benjamin Vallotton, nous dit-on.

Le même capitaine et le même soldat, en reconnaissance, sont soudain pris sous le feu d'une ligne de mitrailleuses. Ils se couchent dans un fossé. Ils n'osent lever la tête ni même un doigt, l'ouragan de fer gronde terrible, foudroyant, à quelques centimètres au-dessus d'eux.

Tout à coup, le soldat passe par dessus le corps de son capitaine et va s'étendre de l'autre côté de celui-ci.

— Pardon, mon capitaine, fait-il, j'étais du mauvais côté !

Le brave soldat s'était aperçu que son chef, étendu du côté de la ligne des mitrailleuses, était ainsi le plus exposé.

BOLOMEY, DE LUTRY

NOUS extrayons les lignes suivantes de la Feuille d'Avis des Montagnes et Journal du Locle :

« L'amusante histoire que nous avons extraite du Conteur Vaudois, illustre bien, vraie ou fausse, le goût endémique, non seulement des Neuchâtelois, mais des Suisses en général, pour les aventures et les voyages. Le service étranger fut une des manifestations de ce goût.

« Connaissez-vous, écrit-on à la Feuille d'Avis de Neuchâtel, cette anecdote du même genre, qui date du XVIII^e siècle ? Tous ceux dont l'enfance a été charmée par le Dernier des Mohicans de Cooper, sont au courant des luttes sanglantes que se livrèrent, avec le concours des Indiens, Français et Anglais, pour la possession du Canada.

« Un noble vaudois, M. de Goumoëns, au service d'Angleterre, poursuivait un jour, au fond du Canada, une bande de Sioux. L'un de ceux-ci, un grand diable, qui, à en juger par ses plumes, devait être un chef puissant, ne s'enfuyait que lentement, et se retournant de temps à autre, comme pour narguer ceux qui étaient à ses trousses. De Goumoëns, exaspéré, arrête ses hommes et leur fait armer leurs fusils. Alors le sauvage, s'arrêtant aussi, et montrant sa large face peinte, s'écrie avec un bon accent vaudois :

« — Tirez pas, m'sieur de Goumoëns, j'suis Bolomey, de Lutry... »

Le père B., bien connu à la ronde pour la promptitude de ses réparties, se disposait à quitter une joyeuse société.

— Eh ! bien, grand-père, lui dit l'un des assistants, vous ne vous plaisez donc pas avec nous ?

— Te l'arê dza de se m'cimerdâvé per ique. C. R.

HABIT NEUF

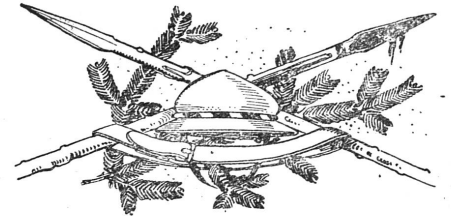
« Conteur », tu nous as fait une heureuse surprise. Pour l'an mil neuf cent vingt, tu mets nouvel habit. Il n'est point, comme chez nos dames, raccourci. Même il est plus pesant qu'une de leurs chemises.

A te voir si pimpant, la joie est bien permise. Des dessins « de chez nous » illustrent tes récits : Voici notre vignoble et voici deux amis, Et ce char de campagne, et la Vaudoise assise !

Ces modestes dessins arrivent à propos. Ils sont en quelques traits tout le canton de Vaud : C'est sain et bon enfant, et ce n'est point cubiste.

Le texte et les dessins sont pleins de bonne humeur, Et personne, je crois, ne serait bolchéviste. Si tous ceux de chez nous s'abonnaient au « Conteur ».

B.



LA SOCIÉTÉ DES BOUCS

LES dissensions civiles qui, de 1436 à 1447, désolèrent la Suisse et faillirent rompre les nœuds de la Confédération helvétique, donnèrent naissance, dans la ville de Zurich, à une société militaire connue sous le nom de Société des Boucs, soit parce que chaque membre avait fait sculpter sur sa maison la tête d'un bouc, soit parce qu'ils employaient avec succès une machine de ce nom, semblable au bélier des anciens, pour faire brèche aux places qu'ils assiégeaient. Ce ne fut pas seulement par sa rare valeur dans les combats que cette troupe de héros, liée comme autrefois le bataillon sacré des Thébains, se rendit utile à la patrie, mais encore par les dons volontaires qu'elle fit à Zurich, car elle comptait parmi ses membres une foule de jeunes gens possesseurs de vastes et fertiles domaines. Elle se fit encore connaître par une gaité piquante, un esprit caustique, une originalité moqueuse qui la rendit aussi redoutable à ses ennemis que son intrépidité dans les combats. Elle ne savait pas seulement manier avec succès la grande épée, la pique et la hache d'armes, mais elle désolait ses adversaires par des satires, des chansons et des épigrammes. On croit que Rodolphe Stussi fut le fondateur de cette société. L'histoire helvétique cite peu d'hommes plus vaillants que ce Stussi, qui, avec quelques-uns de ses plus braves amis, l'élite de la Société des boucs, se chargea de défendre le pont de la Sihl, le 22 juillet 1448, contre les troupes de Schwytz et de Glaris. Seul, sur ce langlant théâtre, entouré des cadavres des siens, Stussi arrête l'ennemi : il frappe de sa hallebarde ou assomme de sa hache d'armes, tous ceux qui essaient de forcer le passage; mais, blessé, couvert de sueur et de sang, il n'a point aperçu deux soldats lucernois qui se sont glissés sous les voûtes du pont, en soulèvent les planches et le percent de leurs piques. Stussi tomba expirant dans le fleuve. Son cadavre, devenu le jouet de quelques soldats furieux, fut coupé en morceaux et jeté dans la Sihl, après avoir été indignement outragé; mais son souvenir est toujours en honneur à Zurich, et l'on montre encore sur une fontaine, près de la maison qu'il habitait, une statue que sa patrie reconnaissante lui éleva peu d'années après sa mort.

Les Boucs se chargeaient des expéditions les plus périlleuses. Pendant l'un des sièges de Zurich, ils brûlèrent les machines de guerre des ennemis, dispersèrent leurs travailleurs, et détruisirent leurs grands béliers. Toujours les premiers à attaquer l'ennemi, les derniers à faire retraite, ils couvraient toutes les sorties, et presque toujours revenaient vainqueurs.

Toujours les mêmes, ils chantaient sous la tente comme dans les fêtes; ils plaisantaient sur les champs de bataille comme dans un bal, et se vengeaient de leurs revers par des railleries piquantes sur le compte de leurs vainqueurs.

Telle était la terreur qu'inspiraient les Boucs.